

Le grand âge

Pour une humanité partagée

●●● **Thierry Collaud,**

*Théologien et médecin,
professeur à la Faculté de théologie de Fribourg¹*

Se poser la question éthique à propos des grands vieillards, c'est, à suivre Ricœur, se demander quelle serait une bonne vie avec et pour eux, et pour cela considérer les trois aspects fondamentaux de l'humain que sont la liberté, la fragilité et la communauté. Ceux-ci prennent avec le grand âge des reflets particuliers.

En 1759, dans le préambule du règlement de l'Hôpital des Bourgeois de Fribourg, on peut lire que celui-ci a été édifié pour perpétuer la tradition chrétienne du secours charitable apporté aux malades et aux pauvres, mais aussi pour tenir à l'écart ces personnes « dépourvues de biens, de santé et de forces, qui par ces défauts pouvaient altérer le repos de [la] société ». On voit dans cet exemple que certains membres de la société la dérangent par leur pauvreté, leur maladie et leur faiblesse. Loin de jeter la pierre à nos ancêtres, nous devons nous questionner sur les personnes qui gênent notre propre société. Les grands vieillards n'en font-ils pas partie et ne sommes-nous pas prompts à les exclure du jeu social pour préserver notre tranquillité ?

Respect de la liberté

Une exigence éthique majeure est celle du respect de la liberté d'autrui. Souvent on la conçoit comme le fait de lui permettre de faire ce dont il a envie. Mais si la liberté consiste à faire ce que l'on veut, où on veut, quand on veut, à n'être limité par rien et à n'avoir de comptes à rendre à personne, alors on n'est pas souvent libre ! La liberté est bien plutôt cette capacité que nous

avons chacun d'investir une situation d'existence, si difficile ou cabossée qu'elle soit, pour être, c'est-à-dire pour faire du neuf, pour faire naître de l'inattendu et du surprenant.

Dans la vieillesse, nous sommes exactement dans cette situation : les conditions de l'existence se modifient - c'est une évidence incontestable - mais cela ne doit pas nous amener à considérer une diminution d'être, mais plutôt à chercher une nouvelle manière de fonctionner.

L'enjeu éthique est double. Premièrement, il ne faut pas penser les vieillards, et en particulier les grands vieillards, comme des êtres passifs, objets d'influences qu'ils subissent. Cela demande fondamentalement un acte de foi en l'autre : croire à sa liberté, à sa capacité de lancer dans le monde du nouveau et de l'inattendu, croire que, quelle que soit sa situation, il a une réserve d'être et de liberté qui ne demande qu'à naître, ne serait-ce que la liberté d'être là et d'offrir un regard.

1 • Thierry Collaud et Michel Fontaine o.p. proposeront dès 2013 à l'Université de Fribourg, un nouveau diplôme (DAS) en éthique et spiritualité pour les soignants. Unique en Suisse, il s'adresse au personnel médical et aux aumôniers. (n.d.l.r.)

Deuxièmement, il s'agit d'assumer la responsabilité d'aider cette liberté, c'est-à-dire d'accoucher l'être qui cherche à se dire. Croire en l'autre implique de lui apporter une aide quand les conditions matérielles ou psychologiques empêchent sa liberté de s'exprimer. En particulier une aide à s'adapter au changement, à cette nécessité de réinvestir une situation nouvelle, pour s'en servir comme socle à partir duquel il pourra manifester son être.

Concrètement, cela signifie être conscient que la liberté se manifeste dans la parole. L'homme est un être de parole, un être qui parle, que ce soit avec des mots ou avec son corps. Sa liberté se dit, s'exprime dans un langage, quel qu'il soit. Aller du côté de l'inhumain, c'est couper la parole à une personne ou à un groupe, la museler, l'exclure de l'échange communicationnel : le « vous n'avez rien à dire ! » de tous les totalitarismes. Aller vers l'humain, au contraire, c'est s'efforcer de maintenir l'autre dans un jeu de communication. Parler *ensemble*, ce qui implique de lui parler et d'écouter ce qu'il a à nous dire. A nouveau, il est important ici, et particulièrement pour les personnes âgées, de croire que l'autre a quelque chose à nous dire, d'en faire un postulat. On remarquera à ce sujet que bien souvent des associations et autres colloques qui parlent et qui organisent la vie des personnes âgées ne font que peu sinon pas de place à ces dernières.

Donner la parole à la personne âgée est également indispensable, parce que chaque personne étant unique, seule elle-même peut dire ce qu'elle a à dire. La personne humaine est singulière, c'est-à-dire ne ressemble à personne, elle est toujours insaisissable et incompréhensible, gardant sa part de mystère. Dit d'une autre manière, chaque

personne humaine est « insubstituable », irremplaçable.

L'enjeu éthique sera alors de faire droit à cette unicité de chacun, contre les tendances uniformisantes de toute prise en charge. Cela passe par le respect du caractère personnel et unique de l'espace intime, y compris - et peut-être surtout - en institution, mais aussi par l'attention à « l'effet étiquette » qui nous fait croire que nous savons tout de l'autre parce que c'est un vieux et qu'on sait bien que *les vieux*... Or il y a autant de vieillesse et de vieillissements qu'il y a de vieux différents et singuliers.

Respecter le caractère unique et singulier de chaque personne, c'est aussi respecter son caractère insaisissable, c'est accepter qu'il nous échappe toujours, que nous ne puissions pas nous en saisir. Il faut nous méfier de notre tendance constante à chosifier l'autre, à mettre la main sur lui, à le manipuler pour le faire entrer dans le cadre. En fonction de cela, toute personne en situation de fragilité et de dépendance risque de devenir un « objet de soins ».

Accompagner la limite

L'être humain n'est pleinement humain que s'il se libère de ses fantasmes de toute-puissance, pour se reconnaître limité, fragile et porteur de toutes sortes de blessures. Il faut prendre très au sérieux cette affirmation des phénoménologues que *nous sommes un corps* et pas simplement que nous avons un corps. Le corps fait partie de ce que nous sommes. C'est par l'entier du corps que nous nous exprimons et non pas uniquement par l'intelligence. Dans la maladie d'Alzheimer, par exemple, la présence du corps comme signe de la

A paraître :

Thierry Collaud,
Démence et résilience.
Mobiliser la dimension
spirituelle, Bruxelles,
 Lumen Vitae, mars
 2013, 112 p.

présence de la personne devient extrêmement importante.² Le langage du corps permet de communiquer quand la parole fait défaut.

Etre humain, c'est être capable de reconnaître et d'accepter cette limite. Dire que la limite ou la fragilité font partie de la définition de l'humain est d'une importance capitale pour la manière dont nous interprétons des situations de vie non-idéales, c'est-à-dire cabossées, fragiles ou blessées. C'est intégrer que la blessure de la vie, la vieillesse, les rides ou la dépendance font partie de notre condition humaine et donc qu'elles ne nous déshumanisent pas. On n'est pas *moins* humain parce qu'on fonctionne moins bien ou qu'on correspond moins au canon de beauté. Etre conscient de cela permet de vivre la dépendance d'une manière qui ne soit pas humiliante et qui préserve l'identité. La personne reste présente dans toute sa richesse, malgré la vieillesse et la maladie. On est alors capable de sortir de la fascination de la perte, de cette inquiétude qui nous fait nous demander quel sera le prochain déficit à apparaître, la prochaine ride ou la prochaine cicatrice, qui nous fait lire la vie comme un sablier qui se vide inexorablement.

Dépasser la peur permet d'aller à la recherche d'autre chose, de lire le monde autrement, de sortir d'une approche de l'autre qui se limite à comptabiliser ses pertes. De voir ce qu'il y a en lui de capacités restantes, de surgissement de nouveauté et de trouver de la richesse dans une situation que l'on considère habituellement comme un appauvrissement progressif. L'enjeu est d'éviter que les modifications liées à l'âge et à la maladie soient perçues comme privant les personnes de leur capacité d'être des membres à part entière de la communauté.

Il ne s'agit pas d'enjoliver artificiellement une situation difficile : la souffrance de la perte ne doit, de toute évidence, pas être gommée. Il ne faut pas se résigner à la souffrance, mais faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la combattre, pour l'atténuer, sachant cependant qu'on ne pourra jamais la supprimer totalement - la vieillesse en est un exemple particulièrement éloquent. L'accompagnement prend alors tout son sens, comme une tentative de vivre au travers, malgré les blessures, les siennes et celles des autres.

Face à la souffrance du grand âge, l'attitude est difficile : elle doit être à la fois d'acceptation et de révolte. Sans acceptation, on est dans l'acharnement de la médecine «anti-âge» qui repousse et refuse le vieillissement. Sans révolte, on est dans la résignation de l'agisme.

Le lien communautaire

Après la liberté et la fragilité, la dernière composante de l'humain à évoquer est la communauté. Dire que la communauté est nécessaire à l'humain n'est pas si simple à l'époque de l'individualisme et du mythe de l'autonomie. Or ce mythe est dangereux, surtout dans la vieillesse. Il nous fait croire qu'on n'a pas besoin des autres, alors même que dans ce temps de la vie notre dépendance devient plus manifeste. Mais de même que l'on peut dire que la blessure ne déshumanise pas parce que la fragilité fait partie de l'humanité, on pourra dire que, parce que l'homme est naturellement un être en communauté,

2 • Cf. **Thierry Collaud et Concepcion Gomez,** *Alzheimer et démence. Rencontrer des malades et communiquer avec eux*, St-Maurice, St-Augustin 2010, 232 p. (n.d.l.r.)

la dépendance elle non plus ne déshumanise pas.

L'enjeu éthique ici est de maintenir chacun comme membre à part entière de la communauté. Autrement dit, il s'agit de reconnaître une valeur sociale aux personnes âgées, alors que trop souvent on ne voit que ce qu'elles coûtent. Il ne s'agit pas de leur faire une petite place dans un coin en leur demandant de s'y mettre et de ne pas se faire remarquer, mais de prendre conscience que, comme tout membre de la communauté, elles ont un rôle spécifique à jouer, ce qui veut dire qu'on attend quelque chose d'elles. Se poser la question de ce qu'une personne peut apporter au groupe est un bon test d'intégration. Pour ce qui est des grands vieillards, on veut bien les aider, mais qu'est-ce qu'on peut attendre d'eux ?

Dans un article intitulé *Dichterisch wohnet der Mensch*, Heidegger suggérerait que la véritable manière d'habiter le monde était une manière poétique et que cela n'arrivait que si nous étions capables de laisser de côté notre obsession du calcul et de la mesure. L'existence humaine est gratuite et charitable. Les humains ne sont pas des robots, des fourmis ou des abeilles. On doit donc se méfier des politiques sociales, institutionnelles ou communautaires qui sont trop cadrantes, trop contrôlantes, où les procédures prennent le pas sur la créativité.

Les relations qui nous semblent les plus humaines ne sont-elles pas les relations amoureuses, les relations parents-enfants, les gestes d'amitié, de sollicitude, de compassion et de tendresse ? Elles ne nous semblent pas être des expressions dégradées de l'humain, mais au contraire de la plus excellente des relations humaines. Cela veut dire que les vraies relations huma-

nes ne sont pas des rapports purement fonctionnels, mais des espaces où chacun des deux partenaires s'engage vis-à-vis de l'autre. Il faut y penser lorsque nous organisons la « prise en charge » des personnes âgées, bien souvent avec une « fureur calculatrice et mesurante ».

Oser la relation

Le monde dans lequel on vit n'est pas un monde idéal. Parler d'enjeux éthiques, c'est donner une visée, c'est dire où on aimerait aller, même si on n'y est pas encore, c'est dire que, quand on est dans une situation de choix, l'option à privilégier est celle qui fait le plus droit à l'humanité telle qu'elle a été décrite ici. C'est celle qui dépasse la peur, pour reconnaître et accepter l'autre comme une personne à part entière, malgré sa blessure, malgré ce qui le défigure et nous le rend repoussant. Reconnaissance et consentement à l'autre signifient un rapprochement, la création d'un espace de relation et de dialogue, cet espace du JE-TU comme dit le philosophe Martin Buber, espace où tout peut arriver parce que justement la peur a disparu.

La question éthique nous indique l'écart entre la vie qui serait « bonne » et celle que nous vivons. Elle nous place dans un état d'insatisfaction et de tension souvent jugé inconfortable, mais c'est dans cet état seulement que la *surprise de l'autre* peut survenir. Le véritable enjeu éthique est là : se laisser déplacer, oser la relation, pour que surgisse l'inattendu. J'ose espérer que tous ceux qui croisent sur leur chemin des vieillards, beaux ou moins beaux, font parfois ce type d'expérience.

Th. C.